

producteurs de films américains ne voulaient s'y conformer ils n'auraient qu'à se retirer.

Et depuis le geste du premier ministre a été approuvé, réapprouvé. Il sonne la note encourageante.

*

* *

Et pourquoi capitulerions-nous ? Les producteurs américains disent qu'ils ne font pas d'argent chez nous ; en faisons-nous plus, nous qui dépensons des millions dans leurs théâtres ?

Leurs pertes ne doivent donc pas nous attendrir, puisque les nôtres sont encore plus grandes.

S'ils veulent retirer leur marchandise, laissons-les faire. Nous n'y perdrons qu'une chose : un danger considérable d'assimilation américaine, et un professeur de toutes sortes de choses qui ne sont pas de chez nous.

La menace américaine se réalisera-t-elle ? Nous l'espérons, mais n'y croyons pas. Elle ressemble fort à un immense bluff. En tout cas, si elle devait se réaliser, et s'il est vrai que nous ne pouvons nous passer de pellicules, nous

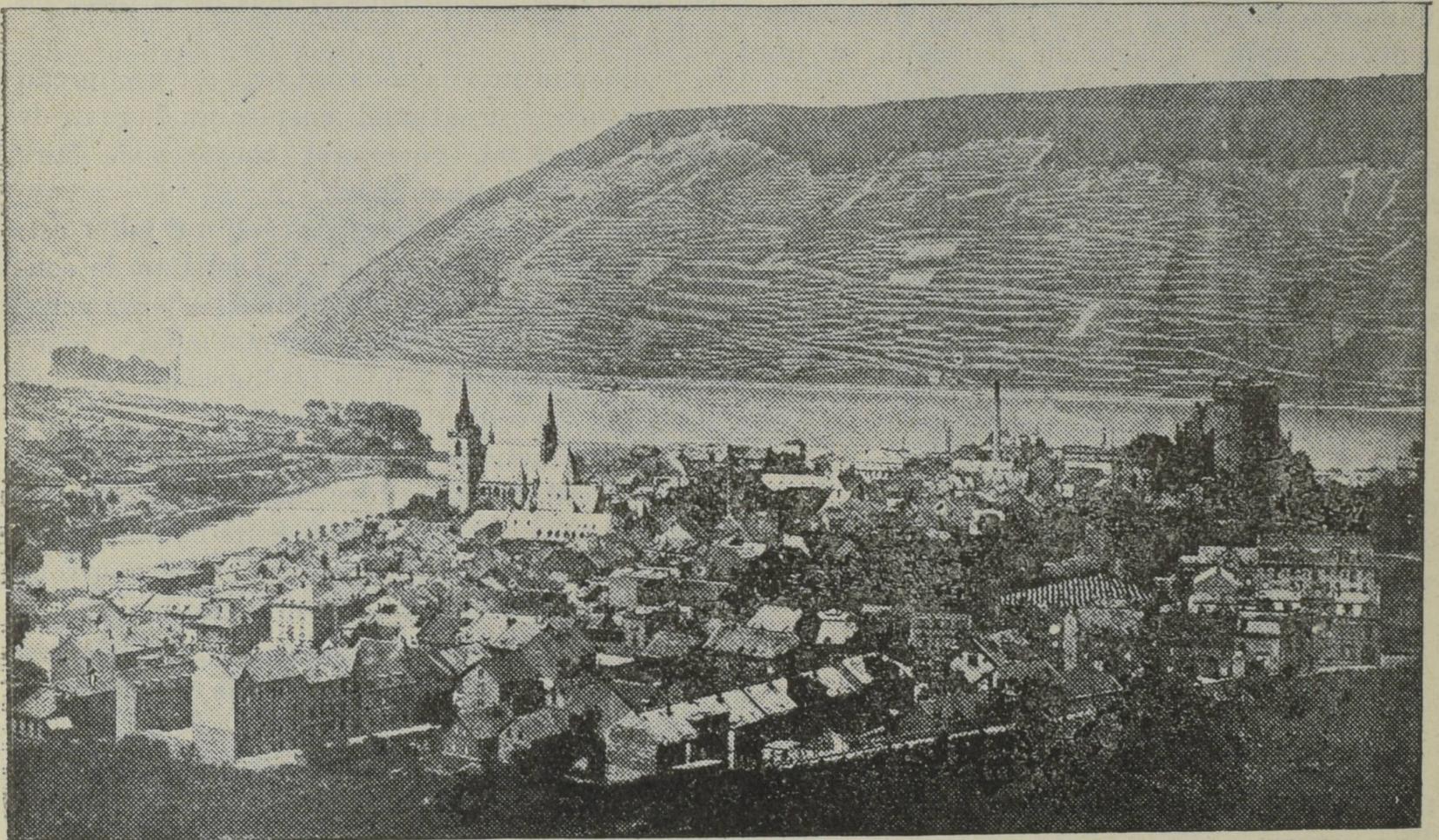
aurons là une belle occasion de nous en procurer ailleurs, où de nous en faire nous-mêmes. Les sujets canadiens ne manquent pas ; notre histoire en est saturée et nous littérature n'en manque pas non plus.

Il y a toujours le foyer européen qui d'une manière générale est meilleur que le foyer américain. Il y a surtout le foyer du bon cinéma français où nous pourrions peut-être avec grand avantage aller nous alimenter.

D'une manière ou d'une autre, nous n'aurions rien à perdre à tomber sous le coup du boycottage des producteurs de pellicules américains. Nous serions plus heureux que bien d'autres pays ne sachant déjà que faire pour se débarrasser du cinéma américain qui ne leur dit rien, ou leur parle un langage qu'ils n'aiment pas.

En tout cas, la réaction qui se produit actuellement contre le courant d'américanisation est de bon augure. Il faut la cultiver, l'activer. Elle ne peut que nous aider à demeurer nous-mêmes.

Thomas POULIN.



LA PETITE VILLE DE BINGEN, sur le RHIN.